

# Socio poétiques



## Pour citer cet article :

Hélène VIAL, « La migration de l'exilé, une métamorphose : L' exemple de la relégation d'Ovide », *Sociopoétiques* [En ligne], 10 | 2025,

URL : <http://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques/index.php?id=2499>

DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/sociopoetiques.2499>



La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.



## LA MIGRATION DE L'EXILÉ, UNE MÉTAMORPHOSE : L'EXEMPLE DE LA RELÉGATION D'OVIDE

Hélène VIAL

CELIS, Université Clermont Auvergne

Résumé : L'exil d'Ovide à Tomes (8-17 apr. J.-C.) opère une métamorphose poétique et identitaire. Sa *relegatio* pour un *carmen* (*L'Art d'aimer*) et un *error* obscur devient matrice créatrice. Des *Tristes* aux *Pontiques*, il transforme la plainte en exploration littéraire de l'altérité, mêlant mythe et expérience marginale. Le *Contre Ibis* pousse cette logique jusqu'à l'invective, faisant de l'exil un combat poétique. Ovide y construit une nouvelle *persona*, interrogeant les rapports centre/périphérie. Son œuvre fonde une tradition de l'exil comme espace de réinvention, où la langue compense la perte territoriale. Cette posture préfigure les écritures migrantes contemporaines, montrant comment l'exclusion peut devenir ressource créative, transformant la dépossession en puissance littéraire.

Mots-clés : Ovide, exil, *relegatio*, métamorphose, poésie élégiaque, marginalité, tradition littéraire, identité

*Abstract: Ovid's exile in Tomis (8-17 CE) engenders a poetic and existential metamorphosis. His relegatio – prompted by a carmen (Ars Amatoria) and an ambiguous error – becomes a creative matrix. From the Tristia to the Epistulae ex Ponto, he transforms lamentation into a literary exploration of alterity, intertwining myth and marginal experience. Contre Ibis radicalizes this process through invective, recasting exile as poetic combat. Ovid constructs a new literary persona, interrogating center/periphery dynamics. His work establishes exile as a space of reinvention where language compensates for territorial loss. This approach anticipates contemporary migrant literatures, demonstrating how exclusion can be reconfigured as creative potential, transmuting dispossession into literary power.*

*Keywords: Ovid, exile, relegatio, metamorphosis, elegiac poetry, marginality, literary tradition, identity*

L'exil est une expérience de rupture, qui modifie en profondeur l'identité et la perception du monde de l'être qui le subit. Pour Ovide, sa relégation en 8 après J.-C. à Tomes (*Tomis*), sur les bords de la mer Noire, aux confins de l'Empire romain, où il mourut en 17, ne représenta pas seulement un éloignement géographique, mais une véritable métamorphose existentielle et poétique. Arraché à Rome, il vit son statut de poète et d'homme redéfini par ce qu'il vécut comme une expérience radicale de la marginalité. Son œuvre elle-même changea de tonalité, passant d'une célébration

heureuse et audacieuse du monde romain au cœur duquel Ovide avait eu toute sa place à l'expression, réitérée encore et encore en *variatio*, de la souffrance éprouvée par un être déraciné dont la seule place désormais, rendue à la fois impossible et vitale par la relégation, était l'écriture. Cette transformation s'inscrit dans un mouvement double et complémentaire : d'une part, Ovide subit son exil comme une dépossession de soi ; d'autre part, il le transforme en un objet littéraire, une matière poétique qui lui permet de reconstruire son identité à travers l'écriture. L'exil devient ainsi une métamorphose symbolique, où l'auteur se réinvente au fil de ses élégies, conjuguant constamment réinvention de l'écriture de la plainte et de sa propre figure.

Les raisons précises pour lesquelles l'empereur Auguste relégua Ovide<sup>1</sup> sont présentées par le poète de manière volontairement obscure – un *carmen* (probablement *L'Art d'aimer*) et un *error* (une faute liée à une vision interdite)<sup>2</sup>. Contrairement à l'exil politique qui frappe d'autres personnes sous le règne d'Auguste, Ovide subit une *relegatio* : bannissement sans perte de citoyenneté, mais définitif (*in perpetuum*), dans un lointain perçu comme barbare. Loin de Rome, Ovide transforme cette épreuve en matériau littéraire. *Les Tristes*, *Contre Ibis* et *Les Pontiques*<sup>3</sup> ne se contentent pas de déplorer son sort : ils réinventent l'exil comme motif poétique, mêlant mythologie<sup>4</sup>, réflexion sur l'altérité et métamorphose identitaire. Des premières élégies marquées par l'espoir d'un retour (*Les Tristes*) à l'acceptation d'un châtement irréversible (*Les Pontiques*), son écriture évolue, culminant dans la violence rhétorique du *Contre Ibis*, où l'exil devient une lutte symbolique. À travers ses dernières œuvres, Ovide ne cesse de remodeler son rapport à l'exil, au point que la tragédie personnelle devient matière à reconfiguration de la parole poétique et de sa fonction, et invention d'une place nouvelle dans l'histoire littéraire. C'est peut-être à cause de cette nature métamorphique que ces derniers textes ont fondé un archétype du poète banni qui a influencé la littérature de l'exil jusqu'à nos jours.

Afin de comprendre la manière dont Ovide fait de son exil un processus de métamorphose littéraire et existentielle, cet article s'attachera d'abord à analyser sa *relegatio* comme un phénomène social et politique, en mettant en lumière les représentations de l'exclusion qu'il mobilise. Nous verrons ensuite comment l'exil agit comme une force de transformation du poète lui-même et de son écriture, le conduisant à réinventer sa voix et son rapport au monde. Enfin, nous examinerons la manière dont son œuvre

- 
1. Sur cette question difficile, voir les travaux d'Aldo Luisi, notamment « Ovidio e la causa della relegazione a Tomi », in *Romanità orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Paralleli storici e culturali*, Stefania Santelia (dir.), Bari, Edipuglia, 2000, p. 103-133.
  2. « Ma perte a été causée par deux chefs d'accusation/un poème et une erreur (*carmen et error*) », *Tristes*, II, 207. Tous les textes d'Ovide cités dans cet article font l'objet d'une traduction personnelle en vers libres, sans ponctuation, du texte latin de la « Collection des Universités de France » des Belles Lettres. Cette traduction a été présentée pour la première fois dans *Le Contre Ibis d'Ovide ou la colère métamorphosée*, Paris, Les Cent Chemins, 2023.
  3. Écrits respectivement entre 8 et 12, entre 10 et 12 et entre 13 et 16.
  4. Voir Jo-Marie Claassen, « The Singular Myth: Ovid's Use of Myth in the Exilic Poetry », *Hermathena*, n° 170, 2001, p. 11-64 [En ligne] URL : <https://www.jstor.org/stable/23041333>.

s'inscrit dans une tradition littéraire de l'exil, anticipant les récits de migrations forcées et les stratégies de reconstruction identitaire développées par d'autres écrivains exilés. À travers cette étude, il s'agira de montrer que loin d'être une simple épreuve subie, l'exil devient chez Ovide un espace de recomposition symbolique, où la poésie joue un rôle essentiel dans la réinvention du sujet, la transmission d'une mémoire de l'exclusion et la création d'une dynamique de l'exil comme transformation.

### La *relegatio* d'Ovide : bannissement politique et réécriture poétique

Le bannissement d'Ovide s'inscrit dans une pratique romaine bien définie et très singulière. Contrairement à la *damnatio memoriae* qui était une forme d'effacement total des condamnés politiques, la *relegatio* ne supprimait pas l'existence juridique de l'individu. Elle se distinguait aussi de l'exil proprement dit (*exilium*), qui était une condamnation plus lourde menant souvent à la confiscation des biens et à la perte de la citoyenneté. Ovide, en tant que *relegatus*, conserve ses biens et son statut, mais il est contraint de vivre à Tomes, aux confins du monde romain et de la barbarie. La *relegatio* est donc un bannissement atypique, surtout qu'elle résulte d'une décision impériale unilatérale, manifestée par un édit à exécution immédiate, plutôt que d'un procès. Le devenir d'Ovide n'est donc pas celui des nombreux proscrits politiques de Rome, traqués et souvent assassinés. Il ne subit pas de spoliation de ses biens, même s'il souligne ici ou là que ceux-ci sont menacés, et il conserve ses droits civiques. Son exil ne correspond pas non plus à la notion moderne d'exil politique, car il est davantage une relégation disciplinaire qu'une sanction judiciaire. Cette ambiguïté alimentera de manière extrêmement douloureuse l'incertitude d'Ovide lui-même, qui ne cessera de réclamer son retour, en vain, et elle fonde la scission qui marque toutes ses dernières œuvres, redéfinissant le « je » élégiaque : celle d'un homme jeté loin du centre du monde civilisé mais qui n'est pas dépossédé de son identité juridique ; autrement dit, celle d'un homme qui perd et garde à la fois son intégrité, ce qui donne naissance à l'image récurrente du mort-vivant (ainsi dans *Tristes*, I, 3, 89, quand Ovide évoque ainsi le soir où il a dû partir de chez lui : « Je sors/Non/C'était plutôt la levée de mon corps/sans funérailles [*sine funere ferri*]<sup>5</sup> »).

Le seul témoignage direct que nous possédons sur la *relegatio* d'Ovide est son propre récit poétique, et le statut d'unique témoignage de ses dernières œuvres attire encore davantage l'attention sur la manière dont il utilise l'écriture pour construire son propre mythe. Sa marge de manœuvre pour donner ce que l'on pourrait appeler sa propre version des faits est à la fois infime et totale : infime dans la mesure où il ne

5. Voir notamment Jo-Marie Claassen, « Ovid's Wavering Identity: Personification and Depersonalisation in the Exilic Poems », *Latomus*, tome 49, n°1, 1990, p. 102-116 [En ligne] URL : <https://www.jstor.org/stable/41535568>. Et Claire Béché, « La métamorphose ovidienne du poète élégiaque en poète fantôme », *Vita Latina*, n° 187-188, 2013, p. 88-111 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.3406/vita.2013.1756>. Sur le trajet entre Rome et Tomes, voir Rita Degl'Innocenti Pierini, « *Diuersa per aequora*. Il viaggio dell'esule », in *Multa per aequora*, Silvana Rocca (dir.), Gênes, Compagnia dei Librai, 2004, p. 111-128.

peut pas dire sans porter atteinte au Prince, donc aggraver encore sa propre situation, ce qui lui est précisément reproché ; totale en ce qu'il a à sa disposition tout le langage, et notamment tout le langage mythologique, pour énoncer les choses exactement comme il l'entend. Quant au ton, s'il est souvent, dans les *Tristes* et les *Pontiques*, celui de la plainte, il est radicalement différent dans le *Contre Ibis*, vengeance littéraire où la posture adoptée est offensive et où l'exil se mue en un affrontement symbolique entre « Ovide » et « Ibis », incarnation de cet exil. Dans les trois œuvres cependant, le poète met en scène l'horreur de sa condition et le fait en multipliant les références aux personnages de la mythologie qui, comme lui, ont été d'une manière ou d'une autre arrachés à eux-mêmes, comme Actéon, coupable lui aussi d'avoir vu quelque chose qu'il ne fallait pas voir.

Cette réécriture poétique de l'exil montre que le bannissement devient chez Ovide matière à métamorphose : l'exil n'est pas seulement un châtiment dévastateur, mais un événement fondateur – et fondateur parce que dévastateur – qui réinvente le poète et son œuvre. Ainsi, le bannissement d'Ovide est un objet complexe, à la croisée du politique, du juridique et du poétique. Il met en jeu une tension entre le pouvoir impérial, qui efface le poète du centre de Rome, et la stratégie littéraire du poète, qui transforme cet effacement en une reconfiguration symbolique et poétique de son identité. L'exil apparaît en effet, dans les dernières œuvres d'Ovide, comme la condition d'une altérité qui reconfigure la vocation poétique et qui le fait par trois voies complémentaires : la mise en scène du déracinement, la représentation du monde romain depuis la marge et la construction d'un imaginaire de l'exilé.

Ovide ne cesse de décrire Tomes comme un lieu inhospitalier, où règnent la rudesse du climat et la brutalité des peuples environnants. Dans les *Tristes* et les *Pontiques*, il insiste sur le froid extrême, les tempêtes hivernales et le caractère belliqueux des Gètes et des Sarmates, qui incarnent pour lui une forme de barbarie opposée à la civilisation romaine :

Parmi les ennemis  
 au milieu des dangers  
 c'est là que je vis  
 comme si  
 en même temps que ma patrie  
 la paix m'avait été enlevée  
 [...]  
 Ajoute l'aspect du lieu  
 – ni feuillages ni arbres pour le recouvrir –  
 et le fait que l'hiver qui engourdit succède à l'hiver  
 [25] C'est là que moi  
 luttant contre le froid  
 contre les flèches  
 contre mon destin  
 un quatrième hiver m'épuise  
 Mes larmes sont sans fin

sauf quand l'hébétude les arrête  
 et qu'une torpeur semblable à la mort (*similis morti* [...] *torpor*) s'empare de  
 mon cœur  
 (*Pontiques*, I, 2, 13-28)

Il souligne la difficulté de la communication avec ces populations, dont il ne parle pas la langue (Le barbare/ici/c'est moi [*Barbarus hic ego sum*]/qui ne suis compris par personne », *Tristes*, V, 10, 37), accentuant ainsi son isolement. L'opposition entre Rome et Tomes se joue également dans l'image que donne Ovide des habitants de la région. Il les dépeint comme des guerriers sauvages, toujours armés, vivant dans une contrée marquée par la violence. Peut-être exagère-t-il cette description pour renforcer son propre statut de victime, mais quoi qu'il en soit, elle participe d'un imaginaire littéraire de l'exil, où l'exclu se retrouve plongé dans un monde étranger et hostile. Ainsi, Tomes devient l'antithèse de Rome : si la Ville éternelle incarne la culture et l'ordre, Tomes symbolise le chaos et l'altérité.

L'exil conduit Ovide à repenser Rome sous un nouveau jour. Dans les *Tristes* et les *Pontiques*, la Ville devient un paradis perdu, un centre de raffinement et de stabilité, en opposition à la rudesse de Tomes. Cet effet de contraste s'inscrit dans une logique classique où la périphérie permet de revaloriser le centre. Pourtant, Rome n'est pas uniquement dépeinte comme un lieu idyllique : Ovide la perçoit également comme un espace de pouvoir intransigeant, dominé par la volonté impériale. La distance lui permet de poser un regard critique sur la politique augustéenne, même si cette critique demeure implicite : il questionne la justice d'un empire qui l'a exclu sans procès et reste sourd à ses supplications. Ainsi les œuvres de la *relegatio* entrent-elles en résonance avec les précédentes – les *Métamorphoses* en particulier –, dans lesquelles figurait déjà une attitude distanciée voire subversive vis-à-vis du Prince ; et ces premières œuvres apparaissent à bien des égards comme une prophétie autoréalisatrice. En ce sens, l'exil d'Ovide n'est pas seulement un déplacement physique, mais une expérience qui transforme sa vision du monde romain. Tomes devient un prisme à travers lequel Rome est interrogée, devenant à la fois objet de nostalgie et de remise en question.

Ovide construit dans ses poèmes une image de lui-même en victime-coupable dont la punition est à la fois injuste et juste. Il mobilise le motif et le ton de la plainte, cherchant à émouvoir ses lecteurs et à solliciter leur compassion, et la figure du poète malheureux, éloigné de la culture qui l'a vu naître, devient avec lui une matrice littéraire puissante qui se retrouvera dans de nombreuses autres figures d'exilés. Le recours aux métaphores du naufrage et de l'abandon renforce cette posture : Ovide se représente comme un homme échoué sur un rivage hostile, comme un corps rejeté par la mer. Cette image du naufragé (« Je tiens dans mes bras les morceaux brisés de mon navire/et il se bat pour s'emparer des planches de mon naufrage », *Contre Ibis*, 17-18) traduit à la fois la violence de son bannissement et l'irrévocabilité de son exil.

Pourtant, si Ovide se présente, en centaines de variations, dans tout le malheur qui est le sien, il exhibe aussi constamment le fait qu'il demeure un maître des mots, et

c'est par l'écriture qu'il cherche à reprendre le contrôle de son destin. Son exil devient ainsi un acte de création, une métamorphose de l'individu en poète de la marge.

### L'exil et la métamorphose

Cette métamorphose est d'abord la transformation de soi par l'éloignement. Les *Tristes*, les *Pontiques* et le *Contre Ibis* mettent en scène une profonde crise de l'identité poétique : Ovide en exil est-il encore un poète romain ? La *relegatio* remet en question ce statut même, en ce que la littérature latine est intrinsèquement liée à l'espace de Rome, lieu de reconnaissance et de circulation de l'art poétique. En étant exclu de la ville, Ovide se retrouve en marge du champ littéraire, privé des cercles aristocratiques qui donnaient à la poésie sa résonance publique. Il exprime cette angoisse dans les *Tristes* et les *Pontiques*, où il se décrit comme un poète abandonné, écarté de la scène littéraire, condamné à une parole sans audience :

[25] Cet élan sacré qui nourrit le cœur des poètes  
 et qui vivait autrefois en moi  
 je ne l'ai plus  
 Ma Muse peine à venir jouer son rôle  
 Elle peine à poser  
 presque de force  
 ses mains réticentes sur la tablette que j'ai prise  
 Le plaisir que j'ai à écrire est faible  
 pour ne pas dire nul  
 [30] et je n'ai plus envie d'entrelacer des mots selon des rythmes  
 que ce soit parce que je n'en ai retiré aucun avantage  
 – c'est même l'origine de mon malheur –  
 ou parce que danser dans les ténèbres  
 et écrire de la poésie sans avoir personne à qui la lire  
 c'est la même chose  
 [35] Ce qui excite le zèle  
 c'est d'être écouté par quelqu'un  
 C'est grâce aux éloges que le talent grandit  
 Le plus puissant éperon est la gloire  
 Ici  
 à qui lirais-je ce que j'écris  
 sinon aux blonds Coralles  
 et aux autres peuples qui vivent près de l'Hister barbare  
 (*Pontiques*, IV, 2, 25-38)

Rome, qui constituait le cadre naturel de sa production poétique, devient un espace interdit, inaccessible, où sa voix ne peut plus être entendue. L'exil ne se limite pas à un éloignement physique : il s'agit d'une expérience de dépossession littéraire. Ovide perd son lectorat habituel, son statut social de poète reconnu voire, selon ses

propres termes, sa capacité à composer une poésie digne de Rome. Dans les *Pontiques*, il écrit même que l'environnement barbare de Tomes altère sa maîtrise du latin, lui faisant craindre de perdre la fluidité et l'élégance de son écriture, et qu'il est désormais poète dans la langue de sa terre d'exil, qu'il hybride avec des mètres romains (« Ah/ J'ai honte/ J'ai même écrit un petit livre en langue gétique/ Des mots barbares [*barbara uerba*] ont été agencés selon nos rythmes [*nostris... modis*] », *Pontiques*, IV, 13, 19-20). Cependant, cette crise identitaire le pousse à redéfinir sa voix poétique. Isolé, il explore de nouveaux registres : la plainte et l'appel désespéré, mais aussi, avec le *Contre Ibis*, l'invective pleine d'énigmes mythologiques et autres. Il transforme ses poèmes en lettres ouvertes, adressées à ses amis et protecteurs restés à Rome, mais aussi à Auguste lui-même, y compris dans le *Contre Ibis* où il adopte un ton plus violent et accusateur. Loin d'être une simple répétition de sa poésie d'avant l'exil, cette évolution témoigne d'une recomposition de sa voix, qui devient plus personnelle et plus engagée tout en conservant, avec une grande cohérence, les fondamentaux de sa poétique, à commencer par l'empreinte mythologique.

L'exil d'Ovide n'est pas seulement un thème de son œuvre, il en redéfinit les contours : le lien entre expérience personnelle et création poétique se resserre, faisant des *Tristes* et des *Pontiques*, mais aussi du *Contre Ibis*, un laboratoire de la métamorphose de l'auteur. Il ne s'agit plus seulement de raconter l'exil, mais de le mettre en scène comme une condition qui influe sur l'acte même d'écrire. Ce processus se manifeste notamment dans le langage et les images qu'Ovide emploie. Ainsi, nous l'avons souligné, le motif du naufrage revient régulièrement, faisant écho à la sensation de perte irréversible qui habite le sujet poétique. Dans ses vers, il théâtralise sa propre voix, passant du récit plaintif au ton suppliant, du regret à l'attaque, comme pour refléter les oscillations de son identité bouleversée par l'exil. Celui-ci devient ainsi un mécanisme à la fois destructeur et productif : il brise les repères du poète, mais lui permet aussi de reconfigurer son œuvre, de renouveler sa poésie et d'expérimenter une écriture plus intime et introspective. Par cette transformation, Ovide réussit à inscrire son exil dans l'histoire littéraire, en faisant de sa relégation non une fin, mais un acte fondateur d'une nouvelle manière d'écrire.

La *relegatio* est en particulier une réécriture de l'espace et du temps : avec la définition de Tomes comme une « anti-Rome », une géographie de la marginalité se dessine, accompagnée d'une temporalité de l'exil, faite d'errance, d'attente et de résignation, et l'écriture poétique se redéfinit à partir de ce nouveau cadre spatio-temporel comme espace de résistance et de survie, voire, pour reprendre un mot de Paolo Fedeli, de conquête<sup>6</sup>.

Dans les *Tristes* et les *Pontiques*, Ovide décrit Tomes comme une antithèse absolue de Rome. Alors que Rome incarne pour lui la culture, l'ordre et la sociabilité raffinée, Tomes est un espace de chaos, de solitude et de rudesse. Il insiste sur le froid intense, les attaques constantes des peuples voisins et la dureté des conditions de vie. Par cette

6. Paolo Fedeli, « L'elegia triste di Ovidio come poesia di conquista », in *Fecunda licentia. Tradizione e Innovazione in Ovidio elegiaco*, Roberto Gazich (dir.), Milan, Vita e Pensiero, 2003, p. 3-35.



description, il inscrit la ville de son exil dans une poétique de la marginalité : elle est à la fois un lieu de bannissement et un espace liminaire, où les frontières entre civilisation et barbarie, entre culture et nature, deviennent floues. Tomes devient ainsi une inversion négative de Rome. Cette géographie symbolique renforce la sensation d'exclusion ressentie par Ovide et participe à la construction d'un imaginaire de l'exil fondé sur l'opposition entre un espace perdu (Rome) et un espace subi (Tomes). L'exil n'est donc pas seulement une délocalisation, mais une rupture spatiale et civilisationnelle, marquant une fracture dans l'expérience de l'auteur.

En lien organique avec ce travail sur les représentations de l'espace, l'un des aspects les plus marquants de l'exil chez Ovide est la manière dont il transforme le temps en une structure narrative de l'attente et de la déréliction. Contrairement aux voyages épiques d'Ulysse ou d'Énée, qui impliquent une progression et un but, l'exil ovidien est marqué par une stagnation, et le poète se trouve enfermé dans un temps circulaire, répétitif, sans perspective de retour. Cette temporalité de l'attente est perceptible dans les élégies des *Tristes* et des *Pontiques*, où chaque saison qui passe est une occasion de regretter l'absence d'issue. L'attente d'une clémence impériale qui ne vient jamais plonge Ovide dans une insoutenable oscillation entre l'espoir d'un rappel à Rome et la conscience grandissante, qui devient explicite dans les *Pontiques*, de l'irrévocabilité de son bannissement. Ce sentiment d'enfermement temporel renforce la sensation de déshumanisation, le poète se décrivant parfois comme un être fantomatique, errant sans but dans un monde figé.

Face à cette double aliénation spatiale et temporelle, l'écriture devient pour Ovide l'unique espace où il peut encore exister pleinement. Dans les *Tristes* et les *Pontiques*, il insiste sur le fait que ses poèmes sont ses seuls messagers vers Rome, sa seule manière de maintenir un lien avec le monde qu'il a perdu. L'écriture poétique se mue en un espace de résistance, où le poète tente de lutter contre l'oubli et l'effacement imposés par l'exil. Dans le *Contre Ibis*, cette stratégie de survie prend une forme plus agressive : en adoptant le registre de l'invective, Ovide transforme sa plume en une arme de défiance. Loin de se contenter d'une plainte résignée, il fait de l'acte d'écrire un acte de contestation contre son sort. Avec cette posture, la parole poétique affirme sa capacité à conserver un pouvoir d'action et de subversion, même dans la marginalité. Ainsi, si l'exil a condamné Ovide à une errance spatiale et temporelle, il lui a aussi offert un nouvel espace de création. Loin d'être une simple réminiscence du passé, son œuvre se déploie comme une stratégie de survie et de réinvention de soi à travers l'acte poétique.

### Ovide et la postérité de l'exil, un archétype littéraire

Ainsi l'écriture ovidienne de l'exil invente-t-elle un territoire poétique nouveau, entre témoignage et fabrique du mythe. Le « je », qui dans toutes les œuvres précédentes d'Ovide était déjà un personnage situé quelque part entre l'homme biographique et un être de pure fiction, devient ici une *persona* inédite qui est peut-être celle du

premier poète migrant. S'incarne en effet pour la première fois – en tout cas pour la première fois dans un détail aussi vertigineux, et comme objet même de la poésie de son auteur –, dans les *Tristes*, les *Pontiques* et le *Contre Ibis*, la figure du poète-exilé comme archétype d'une figure qui connaîtra une immense postérité : celle du poète condamné à la marge, dont la voix reste néanmoins porteuse d'un message essentiel. Dans l'Antiquité, l'exil des intellectuels était souvent synonyme d'une relégation au silence ou à l'effacement ; Ovide transforme cette mise à l'écart en une prise de parole, au sens le plus fort du terme. En ce sens, il peut être vu comme un précurseur de toutes les figures postérieures d'écrivains bannis ou censurés. Sa position en périphérie lui permet aussi de poser un regard critique sur le centre du pouvoir. Il se met en scène non seulement comme une victime du bannissement, mais aussi comme un témoin de l'injustice. En cela, il rejoint une tradition d'intellectuels exilés qui utilisent leur éloignement pour interroger les dynamiques politiques et culturelles de leur temps.

Dans son exil, Ovide convoque régulièrement les grandes figures antiques de l'errance, notamment Ulysse et Énée. Pourtant, il s'en distingue de manière significative : contrairement à ces héros, qui poursuivent une quête avec un objectif précis (le retour à Ithaque pour Ulysse, la pérennité de Troie pour Énée), Ovide est condamné à une errance sans fin, sans espoir de retour, et son exil ne suit pas une trajectoire épique, mais une spirale de souffrance. Par ailleurs, alors qu'Ulysse et Énée trouvent dans leurs voyages une forme d'accomplissement personnel, Ovide, lui, voit son exil comme une négation de son identité. Il ne construit pas un nouvel avenir, mais déplore ce qu'il a perdu. En ce sens, il se présente comme un anti-héros de l'exil, dont l'odyssée n'est pas une quête mais une peine sans espoir ; d'ailleurs, cette opposition structurelle à l'épopée traditionnelle va de pair avec l'abandon du vers épique, l'hexamètre dactylique, mètre des *Métamorphoses*, et le retour au distique élégiaque, forme métrique de presque toutes les autres œuvres d'Ovide, mais pour le renouveler complètement et en faire une écriture de la scission d'un être par l'exil (« Je suis divisé [*Diuidor*]/ exactement comme si je laissais derrière moi mes membres/Certains semblèrent être arrachés au corps dont ils faisaient partie », *Tristes*, I, 3, 73-74).

L'écriture apparaît dans ce contexte comme ultime espace de repli. Les poèmes deviennent un refuge symbolique où le « je » peut encore exister pleinement, même à distance de Rome. Ovide qualifie d'ailleurs ses vers de véhicules imaginaires, de messagers capables de créer l'impossible nouage entre son présent et son passé et de relier Tomes à la capitale qu'il ne reverra jamais. Cette fonction compensatoire de l'écriture annonce une dynamique que l'on retrouvera chez de nombreux auteurs exilés. Loin de se limiter à un simple outil de communication, la poésie devient un espace de reconstruction identitaire. Dans un monde où il a perdu ses repères spatiaux et sociaux, Ovide recrée un territoire symbolique à travers ses mots, territoire de résistance et de consolation :

Donc  
si je suis vivant  
si je résiste à des peines cruelles

si le dégoût d'une vie d'inquiétude ne s'empare pas de moi  
 c'est grâce à toi  
 Muse  
 Car c'est toi qui me consoles  
 toi qui  
 dans mes soucis  
 viens me reposer  
 me guérir  
 C'est toi qui me guides et m'accompagnes  
 toi qui m'enlèves à l'Hister  
 [120] et qui me fais une place au milieu de l'Hélicon  
 (*Tristes*, IV, 10, 115-120)

Cette idée d'une littérature-refuge se retrouve chez de nombreux écrivains en exil, qui utilisent la création littéraire pour contourner l'effacement imposé par leur bannissement. Ainsi, la *relegatio* d'Ovide marque non seulement une transformation de son identité, mais aussi une redéfinition du rôle de la littérature face à l'exclusion. Par l'écriture, il parvient à faire de son bannissement un acte fondateur, transformant une punition en une expérience créative qui l'installe parmi les figures majeures de l'exil littéraire.

L'héritage et les résonances contemporaines de cette métamorphose poétique de la relégation sont considérables. Elles le sont d'abord, tout simplement, parce que les œuvres écrites par Ovide relégué ont été des modèles pour la littérature de l'exil, et en particulier pour la poésie de l'exil. Elles constituent sans doute les premiers recueils littéraires construits entièrement autour de l'expérience de la perte du pays natal. À travers ces poèmes élégiaques, Ovide élabore un archétype qui influencera profondément la littérature occidentale. Il met en place une rhétorique de la plainte, de la supplication et de la nostalgie qui deviendra emblématique chez de nombreux écrivains bannis après lui. En outre, au-delà de la lamentation et par une hybridation novatrice avec elle, il explore un autre registre littéraire dans le *Contre Ibis*, où la plainte laisse très vite la place à l'invective, faisant de l'exil le moteur non seulement d'un chagrin, mais aussi d'une colère qui se mue en *furor* aussi destructeur pour « Ibis » que la *relegatio* l'est pour Ovide. Le *Contre Ibis* se démarque par sa virulence et son recours à la malédiction, où, en passant par la langue maternelle qu'est la mythologie, mais condensée à l'extrême, le « je » déchaîne la violence de ce qu'il subit. Cette tonalité confère une nouvelle dimension à l'écriture de l'exil : celle d'un combat rhétorique à la fois artificiel et existentiel où la parole poétique devient une arme.

La figure d'Ovide en exil devient ainsi un creuset mémoriel de la poésie, voire de la poétique, des migrations forcées et, en s'intégrant dans le cortège de ses propres personnages métamorphosés (« je te charge de leur dire qu'au nombre de ces corps métamorphosés [*inter mutata ... corpora*] peut être ajouté le visage de ma fortune [*fortunae uultum... meae*] », *Tristes*, I, 1, 119-120), le poète ouvre à son tour un cortège

d'écrivains bannis ou contraints à l'exil, de l'Antiquité<sup>7</sup> à l'époque contemporaine (pensons, pour rester près de nous, à Ossip Mandelstam, Aimé Césaire, Édouard Glissant, Mahmoud Darwich, Salman Rushdie, Wajdi Mouawad...) en passant par la nostalgie de Florence comme élément structurant du voyage initiatique dans la *Divine Comédie* de Dante ou par l'écriture mêlant témoignage personnel et critique du pouvoir de Victor Hugo exilé à Guernesey. Chez ces auteurs comme chez bien d'autres, l'innovation radicale des dernières œuvres d'Ovide diffuse directement ou indirectement sa puissance poétique et mythologique, son refus de l'oubli, sa révolte contre l'injustice, sa dénonciation de la violence aveugle du pouvoir.

Enfin, loin d'être un simple cas historique, l'exil d'Ovide trouve une résonance particulière dans les débats contemporains sur la migration, l'identité et l'altérité. Ovide ne se contente pas de décrire la douleur de la séparation : il pose également la question de la survie culturelle et linguistique dans un environnement étranger. Son inquiétude face à la perte du latin, son malaise face aux peuples barbares et son besoin constant de recréer une communauté imaginaire avec Rome résonnent, dans notre présent, avec les problématiques des exilés du monde entier. Aujourd'hui, dans un monde marqué par les déplacements forcés et les migrations, la voix d'Ovide apparaît comme singulièrement actuelle. Il met en lumière la tension entre l'identité individuelle et l'appartenance collective, entre l'empreinte mémorielle et l'adaptation à un contexte nouveau et hostile. En cela, il préfigure de nombreux auteurs contemporains qui interrogent leur propre déracinement et le rapport entre écriture et territoire perdu. Ainsi, la figure d'Ovide en exil ne cesse d'interroger notre rapport au déplacement, à l'identité et à l'écriture comme espace de reconstruction. Son œuvre demeure un témoignage fondamental sur la condition de l'exilé et une source d'inspiration pour la littérature de la migration, de l'Antiquité à nos jours.

L'étude de la poésie ovidienne de la relégation met en évidence la double nature de l'exil, à la fois épreuve existentielle et puissant moteur de création littéraire. Si l'exil représente une dépossession de soi, il devient aussi un processus de réinvention. Ovide ne se contente pas de subir son bannissement : il le transforme en un espace d'expression et de redéfinition identitaire. Grâce aux *Tristes*, aux *Pontiques* et au *Contre Ibis*, il inscrit son expérience dans une tradition littéraire qui dépasse son cas personnel et parvient à faire de son exclusion une nouvelle matière poétique, contribuant ainsi à la construction du mythe de l'écrivain exilé. L'exil n'est alors plus un simple déplacement forcé, mais un processus dynamique de réécriture de soi et du monde, un espace de transformation textuelle et sociale. En créant, dans ses dernières œuvres, une *persona* inédite de poète relégué, et en la nourrissant de toute la matière mythologique et littéraire de sa poésie « romaine », Ovide ne cesse d'interagir avec les représentations collectives de son époque. Il joue avec les figures héroïques de l'errance tout en s'en distinguant et, loin d'être un simple témoin de

7. Voir Jo-Marie Claassen, *Displaced Persons. The Literature of Exile from Cicero to Boethius*, Londres, Duckworth, 1999.

son propre bannissement, il devient un agent actif de la réécriture de son identité, remettant en question les rapports entre centre et périphérie, pouvoir et marginalité. Son écriture, oscillant entre résignation et révolte, crée une tension féconde qui permet d'envisager l'exil non comme une fin, mais comme un processus créateur. La manière dont Ovide transforme son expérience en matériau poétique montre que la littérature peut être un moyen de transcender la souffrance individuelle pour en faire une réflexion universelle sur l'exclusion et la mémoire. L'expérience d'Ovide trouve une résonance particulière dans le monde actuel, marqué par les migrations forcées et les déplacements identitaires. Son insistance sur la perte du lien culturel, la peur de l'oubli linguistique et la nécessité de reconstruire une appartenance à travers l'écriture fait écho aux trajectoires d'écrivains migrants contemporains. Aujourd'hui encore, la littérature de l'exil interroge la possibilité de recréer un territoire symbolique à travers les mots, et la posture d'Ovide illustre combien l'arrachement d'un individu à sa terre peut être à la fois une expérience destructrice et une opportunité de refondation poétique. La lecture des *Tristes*, des *Pontiques* et du *Contre Ibis* nous invite à repenser l'exil non seulement comme un espace possible de renouvellement et de subversion littéraires, où la voix du poète s'élève malgré la relégation et même grâce à elle et continue ainsi d'exister, pour toujours, audacieusement, dans un espace qui n'est plus ni Rome ni Tmes mais la contrée de l'éternité poétique<sup>8</sup> :

J'atteins enfin  
après avoir été entraîné dans de longues errances  
[110] les rivages de Sarmatie voisins des Gètes porteurs de carquois  
Là  
bien que je sois cerné par le bruit des armes des peuples voisins  
j'allège  
autant que possible  
mon triste destin par la poésie  
Et même si je n'ai personne aux oreilles de qui la confier  
cela me permet tout de même d'épuiser et de tromper le jour  
[...]  
Muse  
[...]  
C'est toi qui  
chose rare  
as donné à mon nom  
de mon vivant  
de pouvoir s'élever  
C'est en général après la mort que la renommée fait un tel don  
Et l'envie

8. Voir Jo-Marie Claassen, « Ovid's Poems from Exile: the Creation of a Myth and the Triumph of Poetry », *Antike und Abenland*, vol. 34, n°1, 1988, p. 158-169 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.1515/anab-1988-0113>.

qui rabaisse ce qui est contemporain  
n'a mordu de sa dent injuste aucune de nos œuvres  
[125] Car  
bien que notre siècle ait produit de grands poètes  
la renommée n'a pas été malveillante envers mon talent  
et bien que j'en place beaucoup au-dessus de moi  
je ne suis pas dit inférieur à eux  
et je suis très lu dans le monde entier  
Si donc les prédictions des poètes comportent quelque vérité  
[130] même si je mourais tout de suite  
terre  
je ne t'appartiendrais pas  
Que je doive cette renommée à la faveur ou à ma poésie  
c'est toi que je remercie  
toi qui me lis avec sincérité  
(*Tristes*, IV, 10, 109-132)